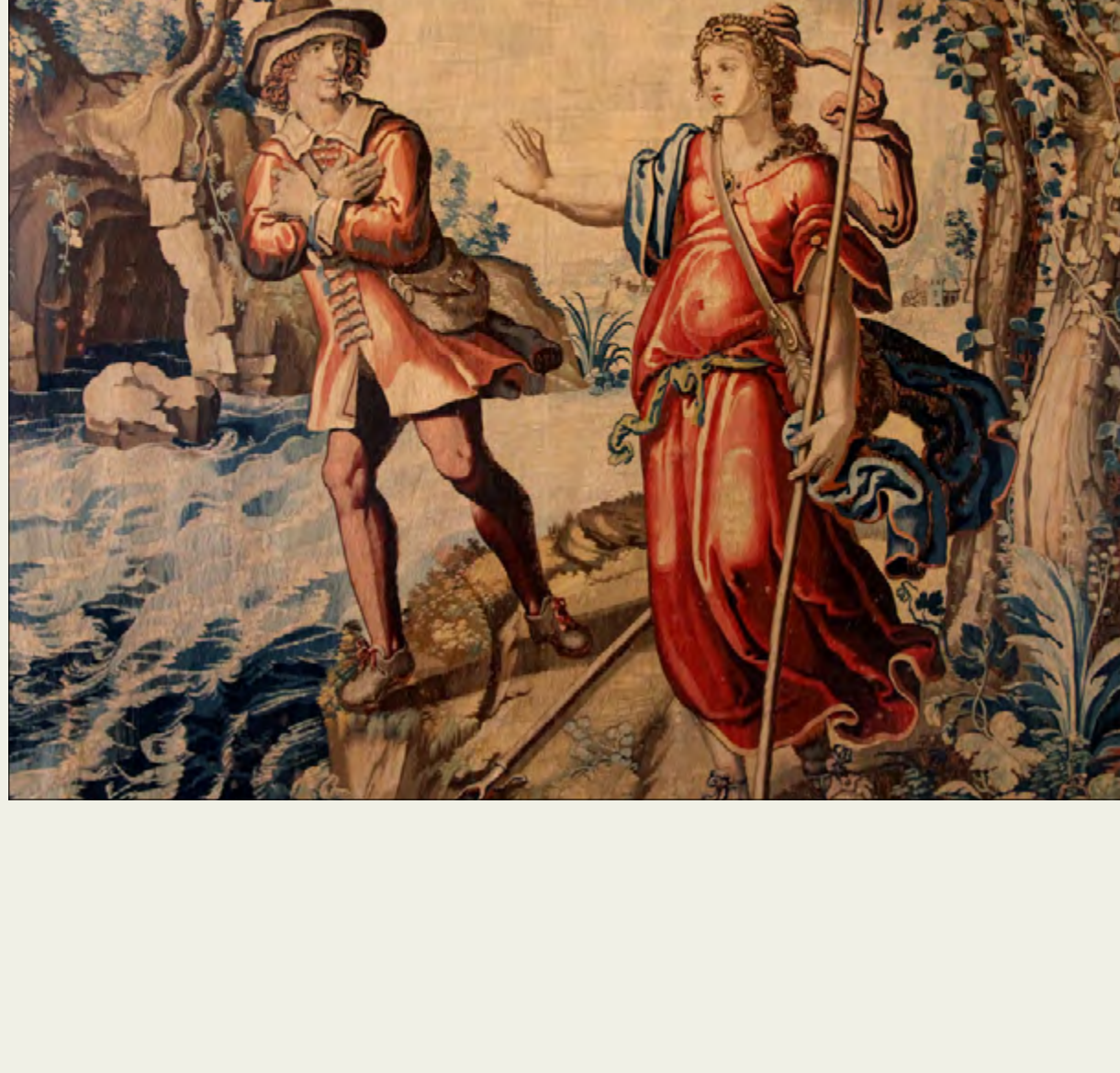


# QUELQUES POÈMES



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTTE ÉDITEUR

Honoré d'Urfé, *L'Astrée*. Céladon allant se jeter dans le Lignon, vers 1600.



Honoré d'Urfé (1567-1625)

## Stances d'Hylas

Je le confesse bien, Philis est assez belle  
Pour brûler qui le veut ;  
Mais que, pour tout cela, je ne sois que pour elle,  
Certes il ne se peut.

Lorsqu'elle me surprit, mon humeur en fut cause,  
Et non pas sa beauté ;  
Ores qu'elle me perd, ce n'est pour autre chose  
Que pour ma volonté.

J'honore sa vertu, j'estime son mérite  
Et tout ce qu'elle fait ;  
Mais veut-elle savoir d'où vient que je la quitte ?  
C'est parce qu'il me plaît.

Chacun doit préférer, au moins s'il est bien sage,  
Son propre bien à tous ;  
Je vous aime, il est vrai, je m'aime davantage :  
Si faites-vous bien, vous.

Bergers, si dans vos cœurs ne régnait la feintise,  
Vous en diriez autant ;  
Mais j'aime beaucoup mieux conserver ma franchise  
Et me dire inconstant.

Qu'elle n'accuse donc sa beauté d'impuissance,  
Ni moi d'être léger ;  
Je change, il est certain ; mais c'est grande prudence  
De savoir bien changer.

Pour être sage aussi, qu'elle en fasse de même,  
Égale en soit la loi.  
Que s'il faut, par destin, que la pauvrete m'aime,  
Qu'elle m'aime sans moi !

## Elle feint de m'aimer

Elle feint de m'aimer, pleine de mignardise,  
Soupirant après moi, me voyant soupirer,  
Et par de feintes pleurs témoigne d'endurer  
L'ardeur que dans mon âme elle connaît éprise.

Le plus accort amant, lorsqu'elle se déguise,  
De ses trompeurs attrait ne se peut retirer :  
Il faut être sans cœur pour ne point désirer  
D'être si doucement déçu par sa feintise.

Je me trompe moi-même au faux bien que je vois,  
Et mes contentements conspirent contre moi.  
Traîtres miroirs du cœur, lumières infidèles,

Je vous reconnais bien et vos trompeurs appas :  
Mais que me sert cela, puisqu'Amour ne veut pas,  
Voyant vos trahisons, que je me garde d'elles ?

## Comparaison d'une fontaine à son déplaisir

Cette source éternelle,  
Qui ne finit jamais,  
Mais qui se renouvelle  
Par des flots plus épais,  
Ressemble à ces ennuis dont le regret m'opresse.

Car comme elle est sans cesse  
D'une source féconde au malheur que je sens,  
Ils s'en vont renaissants.

Puis d'une longue course,  
Tout ainsi que ces flots  
Vont éloignant leur source,  
Sans prendre nul repos,

Moi par divers travaux, par mainte et mainte peine,  
Comme parmi l'arène,  
Serpentant à grands sauts, l'onde sen va courant,  
Mon mal je vais pleurant

Et comme vagabonde  
Murmurant elle fuit,  
Quand onde dessus onde  
À longs flots elle bruit,

De même, me plaignant de ma triste aventure,  
Contre amour je murmure ;  
Mais que me vaut cela, puisqu'il faut qu'à la fin  
Je suive mon destin ?

## Je voudrais bien être vent quelquefois

Je voudrais bien être vent quelquefois  
Pour me jouer aux cheveux d'Uranie,  
Puis être poudre aussitôt je voudrais,  
Quand elle tombe en sa gorge polie.

Soudain encor je me souhaiterais  
Pouvoir changer en cette toile unie  
Qui va couvrant ce beau corps que je dois  
Nommer ma mort aussitôt que ma vie.

Ces changements plairaient à mon désir,  
Mais pour avoir encor plus de plaisir,  
Je voudrais bien puce être devenue,

Je baiserais ce corps que j'aime tant,  
Et la forêt à mes yeux inconnue  
Me servirait de retraite à l'instant.

---

Ces

*Quelques poèmes*

d'Honoré d'Urfé (1567-1625)  
sont paru vers 1600.

ISBN : 2-978-89668-182-2  
© Vertiges éditeur 2009

– 0183 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

**Lecturiels**

www.lecturiels.org